

Entretien avec Elisabeth Philippe pour l'Obs, octobre 2017



© HÉLÈNE BAMBERGER

Etes-vous féministe? Et comment cela se manifeste-t-il dans votre travail d'écrivaine?

Marie Darrieussecq. J'ai retraduit «*Un lieu à soi*» de Virginia Woolf (Denoël, 2016). Pour moi, c'était un acte, un vrai geste, de traduire ce texte comme il faut. En particulier le choix du titre car il n'a jamais été question d'une chambre chez Woolf. Une chambre, ça évoque «une femme en chambre», «une femme de chambre»... Cette femme a besoin d'un lieu pour écrire, pas pour dormir ni pour être seule ni pour faire l'amour. Pour moi, ça a été une étape importante de retraduire ce texte et de le redonner à lire.

Mais «*Truismes*» aussi est complètement lisible comme un pamphlet féministe. Seulement à sa sortie, il y a vingt-et-un ans, je faisais attention à ne pas le dire parce que le mot était rebutant. Je disais que le roman pouvait appeler plusieurs lectures, dont la féministe, mais aussi une lecture psychanalytique, écologique... Je me souviens d'avoir eu de la peine parce que Madeleine Chapsal avait dit ne pas comprendre comment, après tous les combats menés par les femmes, une petite jeune pouvait se permettre de transformer son héroïne en truie. Elle n'avait pas perçu l'ironie engagée, active, du texte, ni que je dénonçais précisément ce qui faisait que cette femme se transformait en truie.

Après, ce livre a été énormément lu dans les «gender studies», lieu où il s'est développé académiquement. Aujourd'hui, des auteures féministes peuvent

rencontrer un grand succès populaire. Le terme fait moins peur. Et c'est légitime. Il y avait la littérature engagée masculine autrefois; maintenant il y a la littérature engagée que je n'espère pas féminine, mais une littérature engagée féministe. C'est un combat d'hommes et de femmes.

J'ai lu qu'au moment où vous avez écrit «*Truismes*», vous n'aviez pas encore les outils conceptuels du féminisme. Vous n'aviez pas lu «*Le Deuxième sexe*» par exemple.

J'étais imprégnée, mais je n'avais pas le bagage. C'est aussi pour cette raison que je redoutais le débat sur ce sujet parce que j'étais d'un féminisme très instinctif. Pour moi, les grands «outils», ça a été «*King Kong Théorie*» de Virginie Despentes, les textes de Paul Preciado et de Judith Butler. Ces trois auteurs m'ont donné des outils différents de ceux d'Antoinette Fouque par exemple.

Je me méfie énormément du féminisme qui fait des femmes des petites choses à protéger. Nous ne sommes pas une espèce à protéger. Sur ce point, Virginie Despentes a été très forte et m'a fait beaucoup de bien. Quant au féminisme neutralisant à la Badinter, il me semble intellectuellement très pauvre. Il nie aussi la particularité de la condition féminine. Je crois que c'est Françoise Héritier qui dit cette chose très simple: les femmes et les hommes ne pensent pas de la même façon pour la raison simple que cela fait des milliers et des milliers d'années que les femmes vivent la domination masculine. Leur vision du monde s'en est forcément trouvée modifiée.

Je pose des jalons très simples mais je ne les avais pas à l'époque de «*Truismes*». J'étais très en colère, furieuse à cause de ce qu'on n'appelait pas à l'époque le harcèlement de rue. J'avais débarqué à Paris à 20 ans, avec ma jupette et mes façons provinciales, je n'étais absolument pas aguerrie à la rue parisienne et j'ai souffert parce que je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. J'étais emmerdée sans arrêt.

J'ai fait de la self-defense avec un type qui était au service d'ordre de Force Ouvrière – je peux tuer quelqu'un avec une clé – et ça m'a fait un bien fou, ça a été une partie de mon féminisme. Malheureusement c'est moi qui ai dû changer, m'adapter au monde et non l'inverse.

**«Mettre une étiquette 'roman de gauche féministe', au secours!»
Est-ce que vos lectures de Despentes, Preciado et Butler ont modifié votre écriture?**

Je n'irais pas jusque-là. J'avais déjà fait un énorme pas avec «*Le Bébé*» (POL, 2002) où j'avais mis en pratique et en écriture le conflit ancestral entre la création et la maternité... Ni Woolf, ni Beauvoir n'ont eu d'enfants; Sarraute en a eu mais n'a pas tellement tenu de discours sur ce sujet, Duras non plus. Pendant toute l'année où mon fils a été «le bébé», j'ai vraiment morflé. Je me demandais pourquoi tout le monde considérait que c'était à moi de m'en occuper. Bien sûr j'étais écrivaine, je restais à la maison. Mais je ne voyais pas en quoi cela devait m'intéresser plus qu'un homme. M'occuper d'un bébé ne m'intéresse pas.

J'avais un amour immodéré pour cette créature, mais j'aurais bien aimé m'en

occuper quelques heures, à la Madame de Sévigné, puis le confier pour retourner à mon occupation principale: écrire. Ça m'a laissée stupéfaite. Pourquoi était-ce aux femmes de s'occuper des bébés? Je racontais dans mon livre toute cette charge d'anxiété et de malaise. Il y a seize ans, ce discours n'était pas admissible, on me voyait comme un monstre. J'exagère mais ce n'était pas gagné. Maintenant cela va de soi.

En revanche, Virginie Despentes m'a vraiment aidée à mieux vivre, à m'affirmer comme femme ambitieuse. Elle dit des choses très justes sur l'ambition des femmes.

Considérez-vous vos livres comme des romans féministes?

Je n'ai aucun problème à me dire féministe. En revanche, je n'emploie pas ce mot pour mes livres. Je pense que ce serait une erreur, que ce serait réducteur. Mes livres sont aussi des livres écologistes, par exemple. Les animaux y figurent depuis toujours. Si on lit mes romans comme des romans féministes, je suis très contente. Beaucoup d'universitaires les étudient de cette façon et c'est très bien. Mais je ne veux pas effrayer un certain public masculin.

Je crois beaucoup à la ruse en littérature. Il faut que les livres soient ouverts à toutes sortes de gens, y compris à l'électeur du FN. S'il pouvait lire mes livres et que ça pouvait le modifier un tout petit peu... Mettre une étiquette «roman de gauche féministe», au secours! Alors que bien sûr, il s'agit un peu ça aussi. Que les autres le disent éventuellement, mais pas moi. Mes livres sont déjà suffisamment rentre-dedans pour que je n'en rajoute pas dans le discours qui les accompagne.

«Beauvoir ou Woolf, je les avais dans les veines avant de les avoir lues»

Et vous dites-vous «écrivain» ou «écrivaine»?

Moi j'aime bien le mot «écrivaine». «Auteure», je m'y suis beaucoup mise, mais en réalité il faudrait dire «autrice», autrice comme on dit «compositrice», «dessinatrice». Il y a une énorme résistance à ça. Comme si la langue était neutre. Je me bats beaucoup contre la règle grammaticale du «masculin l'emporte sur le féminin». Je trouve hallucinant qu'on apprenne ça aux enfants.

C'est ce qui vous fait dire que la langue française est une langue «masculine»?

Ah oui, et j'ai vraiment travaillé la question grammaticalement. Mais sur ce point, je vois les mentalités évoluer. Il y a quinze ans, les messieurs me rabrouaient dans les universités où je tenais ces discours en me disant «les mots n'ont pas de sexe». Le neutre en français n'existe pas. Il est strictement superposable au masculin, il n'y a aucune différence. Moi, je voudrais accorder «quelqu'un» au féminin, écrire «quelqu'une», comme le faisait Monique Wittig. Dans beaucoup de mes livres, le «on» est accordé au féminin, ce qui donne des tournures comme «on est contentes».

C'est curieux, dès qu'on féminise, on minorise. Dans l'état actuel du monde, ça nous met dans une position qui est une sorte d'accident de la nature

humaine universelle masculine. C'est un accident d'être femme, il faut le marquer par un «e». Je viens de la langue basque où il n'y a pas de genre. L'anglais est plus discret aussi sur cette distinction.

Diriez-vous que le regard sur les écrivaines a évolué?

Oui, il a changé, il est moins condescendant. Mais c'est très personnel et peut-être lié au fait que j'ai vieilli. On a mis du temps à me prendre au sérieux. C'est peut-être normal après un best-seller. Si on prend le cas de jeunes romancières comme Alice Zeniter, Kaouther Adimi, leur physique reste très important, elles ont intérêt quand même à être jolies, mais il me semble qu'on les prend un peu plus au sérieux.

A la sortie du «*Bébé*», Annie Ernaux m'avait écrit une lettre dans laquelle elle me disait «vous verrez, vous allez connaître la même chose que moi avec '*Passion simple*', on va dire que c'est un livre de bonne femme; moi on m'avait dit que c'était un livre de midinette, que c'était le '*Nous deux*' de la littérature.» Pour «*le Bébé*», la réception a été ultra-violente. J'ai pu lire que j'aurais mieux fait de jeter le livre avec les couches de mon fils. Je ne sais pas si les critiques oseraient écrire des choses pareilles aujourd'hui.

On peut aimer ou ne pas aimer mes livres, je sais qu'ils ne sont pas niais. Et «*le Bébé*» est sur le même ton que les autres. C'est un livre très sérieux et un peu militant, mais militant littérairement, avec la volonté de faire entrer le bébé et la jeune mère comme des sujets littéraires sérieux.

Dans les années 1970, la littérature féministe telle qu'elle était portée par des auteures comme Monique Wittig ou Luce Irigaray s'accompagnait d'une certaine radicalité formelle...

Elles ont renoncé au grand public. Moi, je n'aime pas l'idée d'écrire pour une élite. Monique Wittig s'évertuait à parler au peuple, mais elle n'y est pas arrivée. En revanche, je crois que les idées ont circulé. Beauvoir ou Woolf, je les avais dans les veines avant de les avoir lues. Les très grands auteurs transmettent des idées par capillarité. De cette manière, Wittig a eu un effet.

Pensez-vous que vos romans puissent faire changer les rapports hommes/femmes?

Je m'intéresse à l'intelligence des gens et à leur sensibilité. Je n'écris pas des romans de distraction. J'espère ne pas les ennuyer, mais j'espère que les lecteurs vont m'accompagner sur un chemin qui demande un effort de pensée. Un roman, c'est un réseau complexe, ambigu. Mes héroïnes ne sont pas féministes. Elles me sont très sympathiques, mais elles ont ce côté un peu candides, très Madame Bovary, qui est la sainte patronne des femmes passives et des rêveuses.

Ce sont des personnages formidables pour un roman. Tout se passe dans leur tête et c'est ce qui les pousse à faire des choses extravagantes. Je dis souvent que si mes personnages avaient fait une psychanalyse, je n'écrirais pas de roman. Eh bien, si mes héroïnes étaient féministes, ce serait pareil. Il faut qu'elles apprennent le monde dans lequel elles vivent. Dans «*Clèves*», cet apprentissage est très violent.

«L'écriture n'a ni genre, ni sexe»

Une littérature féministe est-elle forcément une littérature de femmes?

Non, bien entendu. Je sais que j'ai fait faire à Yannick Haenel ou à Philippe Djian un certain parcours dans l'approche des personnages féminins. A force de côtoyer des femmes écrivains, ça les fait se déplacer un petit peu. Ils s'autorisent par exemple à mettre en scène des personnages masculins qui sont dans le ratage, qui ne sont pas dans la performance sexuelle. Alors qu'Hemingway, Malraux! Tous ces mecs surpuissants, au-secours!

A l'époque où j'écrivais *«Le Bébé»*, je cherchais des exemples de bébés pris au sérieux dans la littérature. Il y en a de très beaux chez Balzac qui, à mes yeux, était un homme-femme. Il avait un côté très féminin. Dans les *«Mémoires de deux jeunes mariées»*, on dirait qu'il s'est mis dans la peau d'une femme allaitante, c'est extraordinaire. En ce sens, l'écriture n'a pas de genre ni de sexe, car le roman est le lieu des métamorphoses. On se transforme en truie, on se transforme en femme, en homme... J'en suis intimement persuadée.

Qu'est-ce qui selon vous donne à un roman une dimension féministe?

Est-ce un roman qui dénonce la domination masculine, met en avant des particularités de la condition féminine, voire comme certains travaux le défendent, un roman qui se penche sur toute forme de minorité ou de discrimination?

J'ai suivi un séminaire à l'université de Saint-Denis sur le féminisme, le queer... J'avais appris le mot cis (quand le genre ressenti correspond au genre de naissance, ndlr), tellement plus performant que homosexuel/ hétérosexuel. De nouveaux mots, de nouveaux concepts c'est ce qui permet de voir le monde à neuf. J'ai aussi suivi les séminaires d'Achille Mbembe sur le post-colonialisme à l'EHESS et j'ai appris à penser ces autres formes de domination.

Au sein du mouvement féministe, qu'est-ce qu'on peut s'empailler sur le voile ou sur la prostitution... Ce sont des sujets qui scindent le féminisme et sur lesquels on a, chacune d'entre nous, des oscillations, des vertiges. Parce qu'on est tellement écrasées par la domination masculine qu'il se forme une zone aveugle, où la domination en nous parle à notre place.

Est-ce qu'on retrouve ces débats dans la littérature? Et est-ce qu'en France, la littérature n'a pas pris le relais des essais pour diffuser les idées féministes?

Oui, mais je pense aussi spontanément à ma fille de 13 ans et au fait qu'elle acquiert sa conscience féministe en ligne, par des blogs ou grâce au magazine madmoizelle dont les messages popularisent le féminisme. Tout ça n'existait pas à mon époque. Le terrain était tellement miné pour les jeunes filles dans les années 1980! On avait le magazine «Girls», c'était atroce.

En littérature, toutes les jeunes femmes qui débarquent, c'est formidable. Nathalie Sarraute, Marguerite Duras, c'était un peu des ovnis. A part elles, à l'époque, c'étaient des bonnes femmes qui écrivaient. Là on a affaire à des écrivaines vraiment sérieuses.

Le mot «féministe» s'affiche aujourd'hui sur des T.shirts et des petites culottes, est chanté par Beyoncé et revendiqué par Kim Kardashian... Certain.e.s craignent une perte de sens, une édulcoration du concept et du combat.

Moi, je trouve ça génial. Popularisons le féminisme! Je n'ai aucun doute là-dessus. Je serais tellement heureuse si Beyoncé chantait mes textes (comme elle l'a fait avec ceux de l'écrivaine nigériane Chimamanda Ngozi Adichie, ndlr). Est-ce que l'écologie s'edulcore parce qu'on en parle davantage? Non pas du tout.

Il faut que l'on cesse d'exciser les filles, que les salaires soient égaux et on y parviendra si ce discours devient aussi évident que celui qui recommande de ne pas faire couler l'eau chaude pendant 4 heures. Pour moi, le féminisme et l'écologie sont un peu comparables.

Pour vous, on est donc sur le bon chemin?

Je suis optimiste de nature. Cela dit, de nombreux scientifiques s'accordent pour dire qu'au rythme où nous consommons la planète, on n'en a plus que pour 400 ans à peu près. 400 ans, c'est très, très court. En 400 ans, les femmes ne seront pas les égales des hommes. La planète s'autodétruira avant qu'on y arrive.

Propos recueillis par Elisabeth Philippe